

exemple, c'est autre chose ; c'est un concert de réception, dont la première note part de chez nous.

La plus adorable des jeunes femmes qui fréquentent maman, c'est bien celle que son mari appelle Berthe et qui a voulu m'obliger à la tutoyer dès mon enfance. Cela me gêne un peu, car elle est petite mère, déjà, et, dit-on, elle sera favorisée cette année de la venue d'un nouveau petit Jésus ! Oh ! si on lisait que j'ai écrit cela dans mon carnet, on le trouverait mal, car j'ai des amies qui n'oseraient même pas en parler, excepté entre nous autres, très-bas. Je voudrais ressembler à Berthe, en me mariant, bien qu'elle soit brune et que je sois blond d'or, mais son maintien, son regard, sa voix, cette suavité d'expression, ce je ne sais quoi qui est en elle et que mon cousin, mon affreux cousin, appelle un *chic exquis*, ah ! enfin, que je voudrais être *chic*, disons ce mot d'artiste, puisque personne ne le saura.

1er juillet.

Mon cœur bat, plusieurs de nos amis sont venus me voir, la belle Berthe, son bébé, son admirable mari, et..... monsieur Albert ; pourquoi, lui ? Aux éloges que madame la supérieure a daigné faire de moi, il semblait comme charmé. Je crois que je l'aime moins qu'au temps où je lisais des romans en cachette. Je trouvais, en effet, qu'il rassemblait à ce beau Robert si bien décrit par une plume habile.

2 juillet.

Je n'ai pas dormi, je ne l'aime plus comme avant, et cependant à la basse messe, ce matin, c'est honteux à dire, je pensais à lui, mais que pensais-je ? Eh ! bien, je n'aime pas le son de cette voix-là, il y a quelque chose qui dément le dire, mais ses yeux !...

4 juillet.

Maman vient me chercher, c'est la fête de mon père. Grande réunion à table, j'étais à côté d'Albert ; c'est lui qui me donnait le bras pour entrer à la salle à manger ; il semblait très-ému, son bras tremblait, eh ! bien, cela m'a amusée.

6 juillet.

Nous nous rendons tous aux Trois-Rivières en bateau. Albert s'y trouve.

7 juillet.

Nous revenons ; décidément je ne l'aimais pas, puisqu'après une déclaration que je crois très-vive, j'avais envie de rire, je lui ai parlé de sa belle, celle qui me l'avait ravi, alors que je le rêvais ; il a haussé les épaules, levé les yeux au ciel, il n'y pense plus. Les hommes sont donc fourbes ? Mais non, ils sont capricieux comme nous, voilà tout, puisque maintenant que je ne sais plus si mon cœur parle pour lui, il a l'air très-préoccupé de moi.

30 juillet, mes 17 ans.

Je suis à la maison ; la bonne religieuse qui fait

la 1ère classe, a peur de cette date pour moi ; elle aurait voulu que je me fisse religieuse, elle craint mon indécision et ma vivacité dans le monde.

Maman m'apprend que dorénavant je resterai tout-à-fait à la maison, d'ailleurs j'ai doublé la première classe. Je la sais par cœur.

Il y avait ce soir à la maison un nouveau visage ; il ne me séduit pas, mais maman s'en occupe beaucoup, on parlait de fortune, de la nôtre, de la sienne ; il me regardait souvent, je ne veux pas poser de questions à ce sujet à mes parents ; si c'est là mon bâton de maréchal, c'est-à-dire mon mari présomptif, il est grave, grave, et, bien qu'un richissime commerçant, a des attitudes de notaire enfin.

9 août.

Berthe vient et me prend à part. Il paraît que ce monsieur doit... Oh ! non, là, il est trop sérieux ; elle me persuade qu'il chante à ravir, joue du cornet à piston comme Arban et m'engage à suivre ses conseils dans cette occasion.

Je retourne au couvent pour chercher des livres que j'avais oubliés.

Oh ! ma chère, dis-je à Marie que je vais voir à sa classe, quelque chose me dit que je vais bientôt me marier et avec qui ? Je te dirai cela plus tard : à dimanche, viens à la maison.

Le 15 août, fête de la Ste-Vierge.

Je me mets sous sa sainte protection et je communie afin de m'éclairer sur ma vocation ; je lui demande, si je dois me marier, de me choisir un mari comme celui de Berthe ; cependant, monsieur Louis commence à me plaire. C'est égal, ces beaux yeux, limpides comme l'azur, grands comme l'Océan !... Mais voyons, maman veut que je trouve ce monsieur accompli, elle croit plus judicieux que j'épouse un homme qui m'a aimée à première vue. — "L'amour te viendra plus tard, fillette, me dit-elle, épouse-le, il n'a pas hésité celui-là et, pardessus le marché, c'est un homme considéré dans le commerce, crois-moi, il est moins poétique que le beau Albert, sa moustache n'est pas relevée à la Van Dick, mais sa tenue est correcte, ses idées positives, et son adoration pour toi se maintiendra d'autant plus longtemps qu'il est l'opposé de ta nature gaie et d'abondance de cœur.

24 août.

Je reçois une lettre de la belle Berthe ; elle me parle avec éloges du mari rêvé par maman. Hier une de mes amies m'a présenté son frère, il est charmant, grand air ; sa démarche élégante, son profil, la manière de se servir de sa badine, tout cela m'a laissé une certaine impression.

SIMPLE LETTRE

Quand je vois paraître un journal nouveau, je m'informe assez souvent des antécédents de son fondateur, — il faut, bien entendu, que ce soit un journal qui a l'air d'en valoir la peine et qui paie au moins de mine. Je vais voir plu-

sieurs médecins auxquels je pose des questions étranges qui les laissent tout décontenancés. Ils se demandent, aussitôt mon départ, si je ne suis pas moi-même un aliéné comme celui dont je viens de les entretenir, et ils oublient de s'apitoyer sur le sort de mon nouveau confrère, tant le mien leur paraît lamentable. Mais comme je suis censé n'en rien savoir, je vais donner libre cours à mes propres impressions, comme un homme qui a tout son bon sens, et je vais dire ce qui m'est venu à l'esprit en parcourant les deux premiers numéros de cette publication dominicale qui nous est arrivée à la fin de '83 afin de pouvoir au moins dater "Deuxième année," en entamant '84.

Donc, mon cher M. Dansereau, vous avez entrepris de publier un "Journal du Dimanche." Ce titre promet déjà considérablement. Nos journaux en général, — à l'exception de la *Patrie*, je suis payé pour le dire — publient tant de sottises tous les autres jours de la semaine, que si vous nous donnez seulement quelque chose de passable au point de vue de l'idée, de la correction, de la forme et du langage, vous aurez apporté dans notre journalisme une innovation telle que la plupart des lecteurs seront obligés de refaire toute leur éducation pour se mettre à ce niveau si extraordinaire et surtout si inattendu.

Cependant, je ne veux pas dépasser les bornes de la plaisanterie, même légitime, et je suis prêt à reconnaître tout de suite que la *Minerve* a fait avant vous un louable effort en ce sens par la publication de son "Supplément" du samedi, supplément plein d'intérêt et dont la matière est presque à tous égards intelligemment choisie, ce qui prouve qu'elle n'a pas dédaigné le concours d'éléments étrangers. Vous aurez donc à faire plus que vous ne pensiez peut-être, rien que pour éclipser cette rivale qui vous a devancé pourtant de si peu, et qui a laissé mûrir pendant un demi-siècle ce fruit de la dernière heure.

Mais cela ne vous effraie pas, paraît-il, car vous avez atteint d'un bond, en deux numéros seulement, la hauteur que je ne crois pas pouvoir être dépassée dans notre pays par un journal purement littéraire. Le genre et le caractère du journal étant donnés, votre deuxième numéro laisse peu à désirer, au point de vue du choix des articles, de leur valeur réelle et surtout de la variété "nécessaire." Or, un des éléments "nécessaires" de la variété, dans une publication comme la vôtre, c'est un *Courrier des Théâtres*. Il est vrai que nous n'avons ni auteurs dramatiques ni acteurs réguliers ; mais nous avons des théâtres et des troupes étrangères viennent y jouer maintenant presque sans interruption, d'un bout de l'année à l'autre. On y entend les meilleures pièces du répertoire moderne, les acteurs les plus en renom et jusqu'aux plus grandes cantatrices du siècle. Or, comme nos impressions ne sont pas celles des habitants de l'Europe et des Etats-Unis, que nous n'entendons pas avec leurs oreilles, que nous n'apprécions pas avec leur tempérament ou leur éducation, que nous ne sentons pas